

Mondes en alerte à Locarno

De notre envoyé spécial

Cinéma. Le festival suisse a présenté «Summer Wars», film d'animation japonais sur un monde virtuel piraté, et «le Temps des grâces», plaidoyer écologique aux allures de requiem.

Par **DIDIER PÉRON** LOCARNO (Suisse), envoyé spécial



Lors de la soirée d'ouverture du festival, le 5 août dernier à Locarno. (Fiorenzo Maffi/Reuters) (REUTERS)

Après dix jours d'intense activité, le 62^e festival de Locarno se termine samedi soir avec le traditionnel palmarès. Le gagnant du léopard d'or se verra remettre un chèque enfiévré de 90 000 francs suisses (59 000 euros) avec toujours le beau regard triste de Giacometti sur les billets bleus de 100 francs. Cette session 2009 aura été marquée par la présence d'une importante délégation nipponne à l'occasion de la grande rétrospective Manga Impact avec près d'une centaine de films (courts et longs métrages, séries télé, etc.). La manifestation doit se poursuivre dès septembre au musée du Cinéma de Turin selon le curateur du projet Carlo Chatrian, en prenant des formes diverses (conférences, revue, expo, site web...) jusqu'en janvier 2010.

Avatars. Outre la nuit Manga sur la Piazza Grande, Locarno montrait pour la première fois un dessin animé japonais en compétition, le *Summer Wars* de Mamoru Hosoda, révélé en France l'an dernier avec la sortie du très réussi *la Traversée du temps* (disponible désormais en DVD). Réalisé au sein du fameux studio Madhouse, *Summer Wars* opère la jonction entre une intrigue réaliste dont les protagonistes sont une grande famille dans leur résidence de Nagano et un monde virtuel - une plateforme web bigbrotherisante - nommé Oz.

Ce dernier fait l'objet d'une attaque de hacker surnommé Love Machine qui capture tous les avatars des internautes et brouille les modalités fonctionnelle du site (messaging, GPS, opérations commerciales...). Le traitement visuel du jeu est extrêmement audacieux et virtuose, empire de millions de mini-créatures signalétiques où agissent les dieux et démons furieux d'une nouvelle mythologie des temps dématérialisés. Les audaces du film servent néanmoins un discours tout ce

qu'il y a de plus consensuel sur l'importance de la famille face à tout ce bazar technologique qui ne demande qu'à se détraquer à grande échelle.

Urgence. Dans un genre très différent mais porté par une même interrogation sur notre présent en crise, on a pu découvrir dans la section Ici et Ailleurs le documentaire *le Temps des grâces* de Dominique Marchais. Sauf à vivre sous Xanax dans un terrier (on y pense), nul n'ignore que la question écologique est devenue un enjeu politique d'importance. Il n'est question partout que de compte à rebours déjà bien entamé en direction de la catastrophe et de plan planétaire d'urgence si l'humanité veut survivre et ne pas ressembler à un poisson rouge sans son bocal. Il y a des coups de cymbale rhétorique, du requiem *grandioso* dans cet état d'alerte maximaliste. A rebours du fracas, il fait entendre sur la durée, dans leurs articulations subtiles, nuancées, polémiques aussi, des paroles d'agriculteurs, d'éleveurs, d'agronomes, de microbiologistes, d'économistes, de paysagistes ou d'écrivains (un en l'occurrence, et des plus grands : Pierre Bergounioux).

Pour éviter le surplomb spectaculaire (à la Yann Arthus-Bertrand), il part du détail : les haies, l'odeur de la terre et sa composition microscopique (les excréments d'acariens !), la durée de stagnation de l'eau de pluie dans les chemins creux, les paroles des chansons des paysans de gauche-catho... Une savante dialectique de l'ordre et du désordre, du chaos (la forêt préhistorique) et de la discipline (le champ humanisé), se révèle peu à peu dans cette vertigineuse enquête sur le destin de nos sols et de ceux (les paysans) qui en avaient la garde. L'hybris technique frappe dès les années 50 un monde agricole qui pense pouvoir enfin échapper par le progrès à l'ingratitude d'un sort millénaire de bête de somme. Tracteurs et engrais chimiques décuplent le rendement ; phosphates, insecticides et autres potions magiques font tripler les récoltes.

Fleurs et fumier. Mais l'utopie productiviste et sa réalisation subventionnée (la PAC, politique agricole européenne) se paie aujourd'hui au prix fort. Si l'on écoute les experts interrogés par le cinéaste, quand nous baguenaudons dans nos douces campagnes en humant fleurs et fumier, nous piétinons en fait un cadavre. «*Morte Terre*» comme dit Murat. Le bombardement chimique sur un demi-siècle a stérilisé les sols, aboli la tourbe, détruit les équilibres fragiles de l'écosystème. Résultat : non seulement les paysages deviennent moches mais en plus on mange mal. Comme dans le *Mondovino* de Jonathan Nossiter (en 2004), le film plaide pour le respect des spécificités multiples des terroirs français contre des logiques de standardisation qui ne sont même plus rentables.

Bien sûr, *le Temps des grâces* peut se voir de multiples manières (l'agriculture à la dérive comme symptôme d'un malaise dans la civilisation plus général) ; du moins peut-on dire qu'il possède une dernière partie assez agressive, fiévreuse, à forte capacité d'interpellation des pouvoirs publics et des citoyens. Le film a donc vocation à être vu mais aussi largement débattu. Il n'y a pas de sortie programmée pour le moment.

Le temps de la révolution... agricole

Documentaire / jeudi 20 août par [Gregory Salomonovitch](#)

Présenté dans le cadre des Etats généraux du documentaire de Lussas, *Le Temps des Grâces*, de Dominique Marchais, offre un regard engagé sur l'agriculture française et le rôle des paysans aujourd'hui en France.

[Avec Le Temps des Grâces, Dominique Marchais](#) réalise **un tour de France des campagnes françaises** et dresse un état accablant de l'agriculture moderne. Tour à tour, agriculteurs, éleveurs, microbiologistes, chercheurs, fonctionnaires, ainsi que l'excellent écrivain Pierre Bergounioux (voir extrait vidéo), apportent leur pierre à l'édifice de ce plaidoyer pour l'[écologie](#).



Le Temps des Grâces de Dominique Marchais (DR)

Au gré des rencontres de Dominique Marchais se dessine l'euphorie de la **modernisation des techniques agricoles**, initiée dans les années 50 et ses atouts dans l'amélioration des conditions de travail des ouvriers de la terre. Cette époque de grands desseins fait aujourd'hui place aux inquiétudes et à une certaine nostalgie d'acquis perdus, que ce soit en termes de savoir-faire ou de respect de la nature. L'exode rural et les difficultés financières ont mis fin aux exploitations à taille humaine pour faire place à d'immenses champs de plusieurs centaines d'hectares. On assiste alors à une rationalisation des productions au détriment de la [biodiversité](#).

Le Temps des Grâces est bel et bien **un appel à une prise de conscience**, argumenté et justifié par des raisons tant sociales qu'économiques. Plus proche de Raymond Depardon que de Yann Arthus-Bertrand, Dominique Marchais donne la parole aux hommes et aux sensibilités, sans nous faire culpabiliser, mais en essayant de comprendre ce qui nous a amené à négliger notre terre.

Au cours de cette promenade dans les campagnes françaises, le réalisateur ne se contente pas de remonter le temps en évoquant un passé où l'homme vivait davantage au rythme de la nature, **il se tourne aussi résolument vers l'avenir** en rencontrant ceux qui, optimistes, se battent pour trouver des solutions pérennes.

La nature gêne par sa gratuité

En Champagne, Lydia et Claude Bourguignon, microbiologistes des sols, constatent chaque jour la dégradation des sols agricoles et viticoles. **Les vignes qui autrefois vivaient une centaine d'années meurent aujourd'hui au bout de 20 à 25 années.** Fait dommageable lorsque l'on sait qu'une vigne produit le meilleur raisin au bout d'une vingtaine d'années... Ici encore, [pour un pays dont la renommée repose en partie sur le vin](#), le film révèle, à l'instar de *Mondovino*, une aberration économique. Quelle hypocrisie pour un pays comme la France, principal exportateur de vins, champagnes et autres produits d'appellations contrôlées, que de continuer à ruiner ses terres, matière première pour des productions de qualité, au détriment de son économie. Que penser également des formations des futurs agriculteurs à qui l'on apprend à [doser des engrais sans chercher à comprendre qu'il existe des solutions naturelles](#) - et gratuites, échappant par la même à toute source de profit -, par l'utilisation des microbes et la mise en place d'un écosystème naturel ?

Le Temps des Grâces est un constat dramatique, qui laisse néanmoins entrevoir de l'espoir. Ce documentaire interpelle les politiques mais surtout le citoyen, lorsque **le pouvoir doit venir du bas, face aux lobbies de l'agro-alimentaire** et à un État qui s'est laissé déposséder. C'est un hommage à la nature, aux campagnes françaises mais aussi un véritable appel à la prise de conscience. D'autant qu'à ces pratiques productivistes s'ajoute [le changement climatique](#). Le 14 août dernier, une cinquantaine de viticulteurs, chefs cuisiniers, œnologues, ont signé un appel dans *Le Monde* pour une prise de conscience rapide des effets dommageables de ses facteurs sur la production viticole française.

Le film *Le Temps des Grâces* est programmé dans le cadre des [Etats généraux du film documentaire](#) qui se tiennent à Lussas, en Ardèche, du 16 au 22 août. Retrouvez plus d'informations sur [le site internet consacré à cet événement](#).

Un été mortel pour les cinéphiles !

Le 5 septembre 2009

LE FIL CINEMA - Une odyssée spatiale de Duncan Jones, alias Zowie Bowie (fils de). Une ode à Lisbonne signée Eugène Green. "Les Demoiselles de Rochefort" transposé dans les rues de Dakar... Gros plan sur cinq films qui ont fait parler d'eux lors des festivals de l'été et qu'on espère voir bientôt par ici.

L'été des cinéphiles commence à Edimbourg, et, parmi les films primés fin juin en Ecosse trône une curiosité dont on espère qu'elle franchira les frontières pour se poser parmi nous (1). Déjà reçu avec les honneurs au festival de Sundance et fêté par les critiques britanniques et américains, *Moon* est le premier long métrage de Zowie Bowie, fils de David (et Angie), qui fait son entrée dans la carrière sous le patronyme de Duncan Jones (David Bowie est né David Jones). L'accueil enthousiaste réservé au film laisse penser qu'il sera bientôt superflu de faire référence à l'histoire familiale du jeune cinéaste de 37 ans, mais, pour l'heure, l'ombre du Bowie de *Space Oddity* et de *Life on Mars* plane sur ce coup d'essai en forme de « space odyssey ». Le fils Bowie raconte d'ailleurs que ses œuvres d'enfant étaient des fantaisies SF bricolées en super-8 avec son père, à l'époque où celui-ci faisait l'acteur pour Nicolas Roeg ou Tony Scott. Le chanteur espérait faire de Zowie un musicien, et celui-ci s'est cherché longtemps avant de se lancer dans l'aventure du cinéma. « *Je suis heureux de n'émerger que tardivement*, confiait-il cet été à un journaliste de *l'Observer*, *j'étais un genre de petite fleur fragile quand j'ai grandi et je ne m'en serais probablement pas sorti si j'avais été exposé plus tôt.* » Son imagination débridée l'a d'abord imposé dans les cercles du film publicitaire (notamment avec un spot sulfureux pour French Connection rebaptisé « *la pub kung fu lesbienne* ») et elle lui a donné l'aplomb d'aborder le cinéma sur le versant abrupt de la science fiction à petit budget. *Moon* est un drame psychologique sophistiqué et minimaliste situé à une époque où des hommes et leurs clones vivent reclus dans l'espace et triment sur la Lune. Dans la foulée, Duncan Jones parle de réaliser *Mute*, « *une lettre d'amour à Blade Runner* ». Le tournage devrait avoir lieu à Berlin. Où David Bowie enregistra *Heroes*.

Au plus chaud du mois d'août, le festival de Locarno, calé entre Cannes et Venise, présentait une sélection particulièrement touffue dont le catalogue était aussi épais que le Bottin. C'était la dernière édition avant l'entrée en fonction d'Olivier Père, transfuge de la Quinzaine des réalisateurs, et les observateurs dépêchés en Suisse l'ont trouvée plutôt aride et dépressive, à l'exception de quelques œuvres rêveuses et euphoriques qui ont chauffé les salles de la Rimini du Tessin. Aux premières loges de l'emballage critique, le nouvel opus d'un Américain de Paris, Eugène Green, qui se sent comme chez lui à Locarno, où il avait présenté son film précédent, *Le Pont des Arts*, en 2004. Le cinéaste s'est trouvé une nouvelle terre d'accueil à Lisbonne, où il est parti tourner *La Religieuse portugaise*, aventure poétique d'une troupe de cinéma adaptant un roman épistolaire du XVIIIe siècle. D'après le premier cercle enthousiaste des festivaliers, Eugène Green, lettré passionné et maître de la déclamation baroque, se frotte avec bonheur à la langue portugaise et aux accents du fado pour un hommage et, après Alain Tanner et Wim Wenders, il filme avec grâce une ville où les cinéastes aiment se perdre.

C'est suffisamment rare pour qu'on s'y arrête : le mini-tube de Locarno tombait des cieux d'une cinéphilie moribonde, celle de l'Afrique noire, dont l'absence se fait toujours plus désolante d'un festival à l'autre. Porté par un chaleureux bouche à oreille, *Un transport en commun*, de Dyana

Gaye, jeune femme dont la vie se partage entre Dakar et Paris, a fait le plein pour ses trois séances et reçu un accueil fervent de la part de festivaliers qui réclamaient à cor et à cri leur dose de bonne humeur. Le titre original du film, *Saint Louis Blues*, est emprunté à un standard de la musique noire américaine popularisé par Louis Armstrong, et il va comme un gant à ce film de 45 minutes qui se danse et se fredonne au moins autant qu'il se regarde. Avec des moyens modestes et une verve étonnante, Dyana Gaye met en œuvre un programme simple : faire du Jacques Demy dans les rues de Dakar, faire sonner et chanter les couleurs et les archétypes d'une capitale africaine. Le scénario est un peu mince, mais d'un ballet en gare de Dakar aux dernières vocalises sur une route de campagne, le film garde le cap euphorique qu'il s'est fixé.

L'été est la saison des documentaires. A Marseille, début juillet, les organisateurs du FID ont proposé, comme à leur habitude, une sélection hybride et exigeante d'où l'on retiendra essentiellement *Material*, impressionnant montage d'archives personnelles d'un jeune cinéaste de l'ex-RDA tenant la chronique fleuve des années de chambardement et d'agitation qui ont précédé et suivi la chute du mur de Berlin. Autre documentaire ambitieux qu'on espère voir vite sur les écrans, *Le Temps des grâces*, de Dominique Marchais, présenté à Locarno et aux états généraux de Lussas, une enquête féconde et touffue sur le devenir des campagnes françaises. Avec un sens du cadre qui fait vibrer les paysages et les décors, le cinéaste y mène une quête pointilleuse, en multipliant les interrogations et en moissonnant une multitude de points de vue et de témoignages : agriculteurs, agronomes, écrivains (fascinant Pierre Bergounioux, voir ci-dessous). La promenade sur des hectares de terres désertées, asséchées, épuisées par le progrès nous renvoie à notre nature désolante. Mais la parole de ceux pour qui la terre est un travail est toujours fertile et passionnée. Quand il voyagera dans les régions françaises, *Le Temps des grâces* suscitera de copieuses discussions et récoltera sûrement de nouvelles réponses aux questions qu'il pose. Un film sur la terre, un film ouvert.

Laurent Rigoulet

Le blog de Serge Kaganski

Serge s'exprime librement sur tous les sujets auxquels il ne connaît rien.

25 septembre 2009

Fous de la messe

Il paraît que le XXIème siècle sera celui du *retour* du religieux. C'est possible, si on considère que le religieux avait foutu le camp. En tous cas, c'est parti pour être celui du retour de la grande messe audiovisuelle.

Prenons *Apocalypse*, un carton de chez carton : 8 millions de téléspectateurs le dernier soir, stocks de dvd épuisés dans toutes les Fnac. On pourrait se dire, super ! les foules s'intéressent à l'Histoire, ce qui vaut toujours mieux que *Secret story*. Et on reconnaît que la masse d'archives inédites impressionne. Et tant pis si il y a de quoi s'interroger sur la colorisation des dites archives, sur leur mise en son, sur la non-information entre ce qui est brut et ce qui est retouché, sur la non-citation des sources de ces images, sur le montage rapide qui entend comprimer en six heures un évènement gigantesque dont chaque aspect nécessiterait des heures et des heures d'analyses et de commentaires. Admettons que ce *reader's digest* cathodique soit une bonne introduction historique pour des élèves de 4ème. Mais le présenter comme LE docu définitif sur la WW2, comme l'ont fait leurs auteurs, la com' de France 2 et une presse peu critique sur ce coup-là, on se calme. Efficace, spectaculaire et rassembleur de grosses audiences, oui. Pour le reste, on s'en remettra à des films moins tapageurs mais plus ciblés, plus rigoureux, plus approfondis (*Nuit et brouillard*, *Le Chagrin et la pitié*, *Shoah*, *De Nuremberg à Nuremberg*...) et aux travaux des historiens.

Sur un autre sujet, dans un autre style, mais dans le même genre sort bientôt *Le Syndrôme du Titanic* de Nicolas Hulot, film cousin de *Home*, autre carton ciné cathodique. Les méthodologies de ces grandes messes audiovisuelles de nos temps sont proches : diaporama d'images superchiadées, commentaire surplombant qui plaque un discours univoque sur les images, lesquelles sont muettes. Dans ces trois films, les êtres filmés n'ont jamais la parole. C'est logique dans le cas d'*Apocalypse*, composé d'archives non sonores, c'est plus problématique chez Hulot et Arthus-Bertrand. Leurs films ne sont pas des explorations du monde dans toutes ses contradictions, ses complexités, ses surprises, mais des discours préconçus plaqués sur des images que l'on réduit au silence et à un rôle d'icônes démonstratives. Le principe même de la messe. Evidemment, Costelle, Hulot ou Arthus-Bertrand ne nous parlent pas du nombril de Marie ou de la cuisse de Jupiter mais du passé, du présent et du proche avenir de notre humanité, sujets plus terre-à-terre et plus urgents. Mais ils le font selon les procédés spectaculaires, simplistes et consensuels du film à grand spectacle. Hulot et Arthus nous disent en gros : si on continue dans notre voie productiviste, polluante et inégalitaire, nous allons dans le mur ; il faut changer de système. Certes, mais il n'y a rien d'une révélation bouleversante dans ce constat tautologique, la majorité des gens en ayant pris conscience depuis belle lurette. Mais comment penser ce changement de système et surtout, comment passer de la prise de conscience à la pratique, c'est autrement plus compliqué. D'ailleurs, eux-mêmes, comme nous tous, ont du mal à faire coïncider leurs beaux discours et leurs actes puisque leurs films à gros budget sont sponsorisés par Gucci, Dior, EDF, Bétancourt (la milliardaire de L'Oréal, pas l'ex-otage des Farcs). Bref, à l'encontre de leurs messages, *Home* et *Le Syndrôme du Titanic* sont de véritables

artefacts de notre monde consumériste, publicitaire, nanti, pollueur.

A l'opposé de *Apocalypse*, *Home* ou *Le Syndrôme du Titanic* existe un film magnifique, qui n'est pas encore sorti (mais a été montré à Locarno et à Lussas) : *Le temps des grâces*, de Dominique Marchais. Il est ironique que ce film arbore un titre aux connotations religieuses alors qu'il est à mille lieues du prêchi-prêcha de Arthus et Hulot. Dominique Marchais n'est pas une vedette connue comme Arthus ou Hulot, mais moi, je le connais : il a débuté comme (excellent) critique de cinéma aux *Inrocks*. Copinage ! Oui, sauf que son film est superbe et si je l'écris, c'est que je le pense, pas parce que je connais Dominique. *Le Temps des grâces* est un documentaire de deux heures consacré à l'agriculture en France. Autour de ce sujet qui a l'air à priori très spécialisé (et pas très glamour), toutes les questions universelles abordées par Arthus et Hulot : le productivisme, la pollution, la mondialisation, la transformation du paysage, la notion de progrès, la qualité de l'alimentation, les inégalités, les lobbys industriels, l'épuisement des ressources, le gâchis, l'avenir. Mais au lieu de faire son commentaire surplombant en voix off et de réduire les gens qu'il filme au silence (méthode de Hulot et Arthus), Marchais fait exactement le contraire. C'est-à-dire qu'au lieu d'aller filmer les gens avec ses idées déjà figées à l'avance, au lieu de chercher des images qui apporteraient la preuve de sa vision et de ses préjugés, il est parti filmer la France et ses personnages en se disant qu'il ne savait rien et que ce sont les gens et les lieux rencontrés qui allaient l'instruire. C'est là toute la différence entre un cinéaste et un curé armé d'une caméra. Résultat : *Le Temps des grâces* est non seulement superbe plastiquement, mais c'est un travail de questionnement politique d'une toute autre ampleur, d'une toute autre modestie et d'une toute autre profondeur que *Home* ou *Le Syndrôme* : un travail qui ne propose pas de grand discours général, univoque, consensuel et prémâché, mais suscite une foule d'interrogations, pousse le spectateur à réfléchir plutôt qu'à opiner du bonnet, restitue le monde et les questions qui se posent à l'humanité dans toute leur complexité, leurs paradoxes.

Depuis quelques années, une autre religion est apparue dans le ciel de la cinéphilie : l'appatowisme. Ses talentueux prêtres, imams et autres talmudistes ont tellement bien porté la bonne parole que je suis allé voir mon premier film de Judd Appatow en convaincu d'avance, prêt à me faire baptiser au premier rang de la salle avant même que ne commence la proje de *Funny people*. J'ai bien fait de me raviser. *Funny people* est à mes yeux une déception, surtout en rapport à la hauteur des compliments que je lisais et entendais depuis trois ou quatre ans. Alors, bien sûr, je suis peu savant en Judd Appatow. Je n'ai pas vu *40 ans, toujours puceau* ni *Supergrave*, considérés comme les deux chefs-d'oeuvre du bonhomme (l'un réalisé par lui, l'autre produit). On me dit aussi que pour goûter pleinement la saveur de *Funny people*, il faut avoir vu tous les Appatow, connaître sa bande d'acteurs, son univers, ses codes, son évolution... Mouais, c'est possible. M'enfin, pour savoir que *La Nuit du chasseur* est un chef d'oeuvre, nul besoin d'avoir vu tous les autres films de Charles Laughton. Surtout que *La Nuit du chasseur* est son unique film. Bref, *Funny people* est un peu drôle, mais pas tant que ça, un peu émouvant, mais pas vraiment, un peu longuet et délayé, mais... non, là, pas de mais, anodinement filmé, mais... là non plus, pas de mais, enfin c'est pas un film nul, loin de là, mais pas un film génial non plus, une comédie dramatique moyenne sur la difficulté de grandir comme la télé et le ciné américains en produisent à la chaîne. Quand je vois qu'on hurle au génie à propos d'Appatow et qu'on est blasé par Woody Allen, je m'étonne. Et pour ne pas toujours citer que le vieux Woody, souvenons-nous des Farelly bros : comme *Funny people*, *Deux en un* était considéré comme leur "film de la maturité", mais il était juste infiniment plus drôle, plus acéré, plus iconoclaste et aussi plus politique et plus émouvant. Il faudra que je vois d'autres Appatow pour me faire ma religion, comme on dit, mais pour le moment, je n'adhère pas à ce culte.

Comme quoi il faut se méfier de certaines réputations. Prenez *The limits of control*, le dernier Jim Jarmusch, la rumeur à son endroit était terrible : film ennuyeux, raté, refusé par plein de festivals... Je l'ai vu cette semaine, il est magnifique, jarmuschien en diable, espagnolo-sioux. Peut-être qu'il faut avoir vu les autres Jarmusch pour apprécier pleinement la saveur sophistiquée de celui-ci, les subtiles variations d'une chemin artistique ultra-cohérent. On en reparlera. En attendant, je reste un fidèle de la petite chapelle Jarmusch.

renfort de trompettes *Le Syndrome du Titanic* de Jean-Albert Lièvre et Nicolas Hulot, star française du combat environnemental trônant à la fois sur la politique, les médias et la culture.

La crise de civilisation que nous vivons est évidemment un sujet sérieux, qui mérite toutes les réflexions et contributions possibles. De ce point de vue, il n'y a pas de reproches à adresser à Hulot ou Arthus-Bertrand. On pourrait même les féliciter de bâtir des caisses de résonance pour ces lourdes questions qui conditionnent l'avenir de l'humanité. Mais la pertinence de leur matériau de départ met-elle pour autant leurs films à l'abri

> La pertinence du sujet met-elle les films à l'abri de toute critique ?

de toute discussion, de toute critique ? Il semblerait que oui quand on voit l'unanimité de la plupart des grands médias et

du public qui accueillent leurs œuvres comme des hosties audiovisuelles. C'est l'éternel problème du chantage au sujet : un film deviendrait parole d'évangile dès lors qu'il prétend œuvrer pour le bien de l'humanité. Or, on peut choisir de ne pas se prosterner devant ces messes d'un nouveau genre et les regarder comme n'importe quel autre film, œuvre ou discours public : avec un brin de recul critique.

Home et *Le Syndrome du Titanic* sont particulièrement intéressants à analyser et à comparer, tant ces deux films, et leurs auteurs, se ressemblent. Ils débutent par les mêmes considérations cosmiques : visions de l'univers, images de la Terre vue depuis l'espace, rappel que les hommes ne sont que poussières d'étoiles, petit maillon minuscule dans la grande chaîne des atomes et de la vie. Les films abondent en prises de vues aériennes, même si Hulot met plus souvent pied à terre qu'Arthus-Bertrand.

En cela, les deux hommes sont fidèles à leurs empreintes génétiques de photographe spécialisé dans les vues aériennes et de présentateur-reporter ushuaïen coutumier de l'ULM. Arthus-Bertrand met l'accent sur l'aspect abstrait, pictural, coloré des créations naturelles de la nature ou artificielles des hommes, alors qu'Hulot se veut plus "politique" en soulignant les contrastes entre monde riche et zones pauvres.

Mais l'effet sans doute involontaire de leurs esthétiques super ripolinées est de tout égaliser sous la beauté de leurs onctueux travellings aériens : depuis là-haut et à travers le filtre technologique de caméras sophistiquées, tout est beau, l'opulence comme la misère, les paradis naturels comme

Le Syndrome du Titanic de Nicolas Hulot et Jean-Albert Lièvre

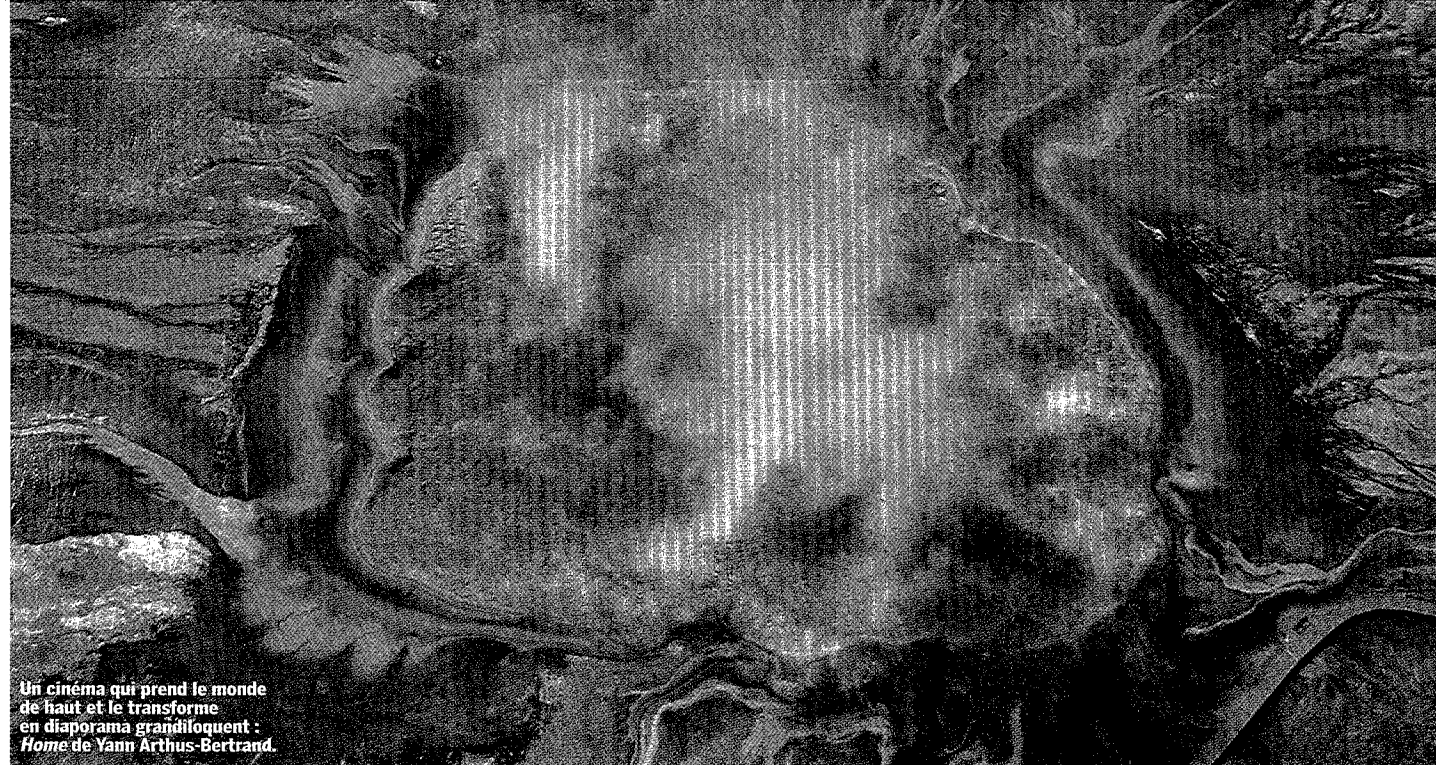
Films écolos

Vive le tri sélectif !

Après le *Home* de Yann Arthus-Bertrand, Nicolas Hulot sort sa grand-messe sur l'environnement. Deux blockbusters écolos aussi spectaculaires que vains. Par Serge Kaganski

Surfant sur la prise de conscience globale des périls qui menacent l'humanité, un phénomène cinématographique nouveau est apparu : le blockbuster militant global. Michael Moore a inauguré cette tendance avec ses brûlots politiques parfois simplistes et manichéens, mais qui ont atteint un degré de succès jusque-là inédit pour le cinéma militant.

Dans la foulée de Moore, on a vu surgir un nouveau type d'objet filmique : le documentaire sur la crise écologique et le malaise civilisationnel, réalisé par une personnalité médiatique plutôt que par un cinéaste identifié, produit et diffusé avec des moyens importants et promis au succès de masse. Après *Une vérité qui dérange* de Davis Guggenheim et Al Gore, puis *Home* de Yann Arthus-Bertrand, voilà que surgit à grand



Un cinéma qui prend le monde de haut et le transforme en diaporama grandiloquent : *Home* de Yann Arthus-Bertrand.



Un film à hauteur d'homme : *Le Temps des grâces* de Dominique Marchais, découvert au festival de Locarno cet été.

les métropoles surpeuplées, les tours de verre et d'acier comme les bidonvilles d'ordures et de tôle ondulée, les régions sauvages comme les zones dévastées par le productivisme. Depuis là-haut, personne ne vous entend crier misère. Les deux films sont les avatars modernes d'un genre ancien, le diaporama touristique, et donnent envie de ressortir les maximes de Luc Moullet (*"La morale est une affaire de travelling"*) et de Jean-Luc Godard (*"Le travelling est une affaire de morale"*).

Dans *Le Syndrome du Titanic* comme dans *Home*, le surplomb des images est appuyé par le surplomb du commentaire en voix off. Nicolas Hulot tout comme Yann Arthus-Bertrand parlent de "partage", un très beau mot en effet. Mais eux-mêmes ne sont pas très forts en partage des mots. Dans *Home*, ne parle qu'Arthus-Bertrand. Dans *Le Syndrome du Titanic*, Hulot abandonne environ 10 % de son temps de parole pour de courts extraits d'entretiens avec des experts de diverses disciplines. La parole d'Arthus-Bertrand est celle d'un instituteur de CM2 : bonne récapitulation des problèmes environnementaux où l'on n'apprend pas grand-chose de neuf. Celle de monsieur Hulot balance entre l'oracle sentencieux (*"je suis là pour vous alerter"*, merci Nico, on était un peu au courant des problèmes), la culpabilité explorée (*"je suis moi-même un enfant de la société de consommation"*) et la dénonciation "yaka". "Yaka" changer de mo-

dèle, consommer moins, produire moins, répartir mieux les richesses. "Yaka" donner un grand coup de gouvernail pour éviter l'iceberg qui nous menace. On est tous d'accord, mais la communauté planétaire se pilote encore moins facilement qu'un paquebot, surtout quand il n'y a pas de commandant de bord, pas de gouvernance mondiale. C'est précisément là que commencent les difficultés, et notamment ce qui s'appelle la politique, cette chose tellement évacuée des deux films (le mot "libéralisme" n'y est jamais prononcé). Ni Arthus-Bertrand ni Hulot ne proposent de solutions concrètes, n'expliquent comment mettre en musique la coordination politique de plus de deux cents pays et gouvernements, ou comment procéder rapidement quand les défis sont mondiaux alors que les leviers de décision politique sont nationaux. Comment aussi

➤ Depuis là-haut, tout paraît beau : l'opulence comme la misère, les tours de verre et d'acier comme les bidonvilles de tôle ondulée.

convaincre les populations des pays émergents qui aspirent à la croissance et au niveau de confort des Occidentaux, que non, il est trop tard, il faut tout ralentir. Si les réthoriques d'Hulot et Arthus-Bertrand sont sujettes à débat dans leurs fausses évidences, leur bon sens près de chez vous, que dire du procédé qui consiste à plaquer un discours univoque sur des images muettes ? Car les populations filmées ici n'ont jamais accès à la parole, réduites à l'état d'images sages, d'icônes utilitaires. Prenons la séquence du *Syndrome du Titanic* où des jeunes femmes africaines font leurs courses seins nus au supermarché. Nicolas

Hulot explique sur ces images que notre culture marchande a imposé son modèle partout, détruisant la diversité des cultures ou corrompant des sociétés aux traditions et pratiques millénaires. "Et si vous donniez plutôt le micro à ces jeunes femmes ?" a-t-on envie de dire à Hulot. "Et si elles étaient heureuses d'accéder aux objets ou au confort de la modernité ? Et si elles désiraient avoir l'eau courante, l'électricité, un téléphone portable ou un ordinateur, et quitter leur case ou éviter l'excision ? Et si vous arrêtiez de parler à la place des gens, plaquant sur eux votre vision ethnocentrée, vos généralités et votre relativisme culturel ? Et si vous mettiez un peu votre pratique de cinéaste en conformité avec vos beaux discours ?"

La contradiction entre le dire et le faire de ces films n'est jamais aussi flagrante que lorsque l'on examine leurs conditions de production. Chez Arthus-Bertrand, le générique est à lui seul un énorme lapsus : le titre *Home* est formé à partir du nom des sponsors du film, Gucci, Yves Saint Laurent, Dior, etc. Comme si notre "maison" n'était pas notre planète mais un environnement de multinationales et de publicité. Mêmes paradoxes chez Hulot : *Le Syndrome du Titanic* a été financé, entre autres, par EDF (première industrie nucléaire du monde) et par la famille Bettencourt (L'Oréal). C'est un peu fort de café pour un film qui ne cesse de dénoncer les riches ou la pollution galopante. On tique aussi quand Hulot nous montre d'un œil accusateur les décharges d'ordinateurs ou d'avions. Lui-même n'a-t-il pas utilisé pour son film à gros budget un important matériel informatique et optique qui finira un jour dans

un cimetière toxique ? N'a-t-il pas fréquemment pris des avions pour promener ses caméras partout dans le monde ? A vrai dire, nous sommes tous un peu comme Hulot et Arthus-Bertrand : nous voulons un monde propre et pérenne, mais nous polluons tous sans y penser par le simple fait d'exister, de travailler, de consommer, d'utiliser un ordinateur... L'état écologique du monde est le fait de grands décideurs mais aussi de millions d'individus qui ne pensent pas à mal mais éprouveraient des difficultés à changer de mode de vie. C'est aussi pour cela que les solutions

➤ Hulot balance entre l'oracle sentencieux, la culpabilité explorée et la dénonciation "yaka". "Yaka" consommer moins, "yaka" mieux répartir les richesses.

ne sont si compliquées à mettre en place et c'est dans cette contradiction que *Home* ou *Le Syndrome du Titanic* trouvent leurs limites. Le documentariste autrichien Erwin Wagenhofer en a parfaitement pris conscience. Ses deux films, *We Feed the World* ou *Let's Make Money*, moins coûteux et moins prétentieux, en quelque sorte plus écologiques, sont de bons contre-exemples. Au lieu de revêtir à bon compte le costume de chevalier blanc de la cause écolo, Wagenhofer essaie plus modestement d'analyser et de comprendre notre situation. Il donne la parole à divers intervenants, montre que nous sommes tous coupables (il utilise "nous" dans ses titres), suggère qu'il n'y a pas de solutions miracles à des problèmes complexes. On pourrait citer aussi le magnifique documentaire de Dominique Marchais, *Le Temps des grâces* (découvert au festival de Locarno, pas encore distribué), consacré à l'agriculture

française mais qui englobe toutes les grandes questions liées à l'environnement, au progrès technologique et à l'économie globalisée. Dominique Marchais procède de façon tellement différente d'Hulot et d'Arthus-Bertrand que ça en devient un cas d'école : il donne la parole aux gens qu'il filme, ne prononce pas le moindre mot de commentaire, prend le temps de filmer les êtres, les paysages et surtout de poser, petit à petit, toutes les bonnes questions. Au final, *Le Temps des grâces* rend lisible tout le feuilleté complexe des problèmes écologi-

ques, économiques, politiques. Au lieu de s'adresser au grand public en lui proposant le choc des images, des dénonciations faciles et des slogans catastrophistes, il préfère dialoguer avec chaque spectateur, son intelligence, sa capacité de penser. Mais il n'est pas célèbre, son film ne ressemble pas à une grand-messe édifiante, n'est pas ultrasponsorisé et n'aura certainement pas autant de retombées dans les médias. Y aurait-il corrélation inversement proportionnelle entre la qualité d'un documentaire et sa surface médiatique ? Savoir s'orienter dans la jungle promotionnelle et faire le tri sélectif entre les bons films et les grands spectacles consensuels, c'est aussi une forme d'écologie.

En salle *Le Syndrome du Titanic* de Nicolas Hulot et Jean-Albert Lièvre (le 7 octobre) ; *Home* de Yann Arthus-Bertrand (depuis le 5 juin 2009), également en DVD.

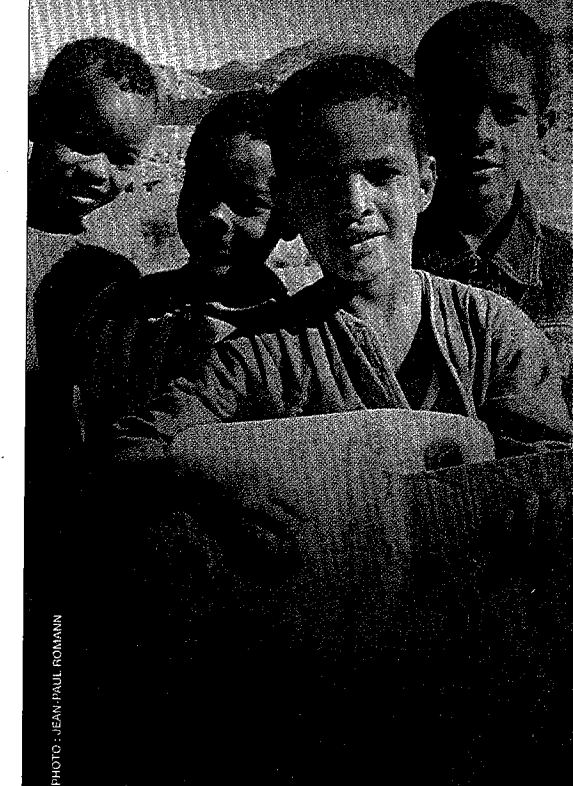


PHOTO : JEAN-PAUL ROMAN

EN CONCERT

LE 05/10 A PARIS
LE 07/10 A BORDEAUX
LE 15/11 A LYON



www.tinariwen.com